

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Noël Audet

André Vanasse

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (2006). Noël Audet. *Lettres québécoises*, (122), 63–63.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

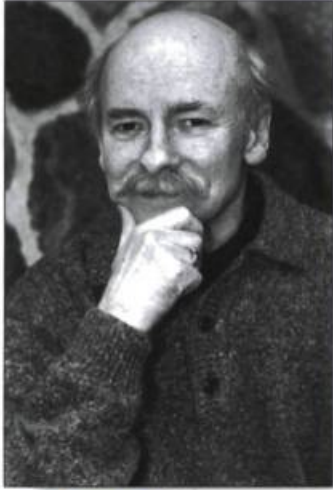
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Noël Audet

1938-2005



Rien à faire, chaque fois que je pense à Noël Audet me revient spontanément à l'esprit l'image de notre dernière rencontre. C'était chez lui. Le 21 décembre, si je me souviens bien. Noël avait demandé à Lyse, sa conjointe depuis vingt-cinq ans, de téléphoner à quelques-uns de ses plus intimes amis pour les inviter à venir le voir une dernière fois. Il savait que tout était fini et qu'il ne servait plus à rien de se battre, lui qui avait vécu avec et contre le cancer depuis 1999. Il avait perdu la partie. Son médecin avait été formel.

Devant l'évidence, Noël n'a pas rechigné ni protesté, lui qui affectionnait les coups de gueule. Non, il a regardé les choses en face.

Noël Audet

Quelques jours avant ma rencontre avec lui, il avait écrit une lettre à tous ses amis pour leur dire à quel point leur amitié avait été importante pour lui. Et puis, il nous a reçus, Jacques Allard et Marie, André Brochu et Céline, Marcel Samson et Claire, Nicole et moi. Ce fut extrêmement émouvant. Chaque couple est entré dans sa chambre pour en ressortir ébranlé mais aussi admiratif devant le courage et la dignité de Noël.

Quand je me suis présenté avec Nicole, j'ai eu un mouvement de recul : Noël n'était plus que la moitié de lui-même. Mais une fois la surprise passée, je suis resté complètement fasciné par ses yeux : ils étaient aussi noirs et perçants qu'auparavant, mais ce jour-là leur impressionnante intensité était toute tournée vers le dedans. Noël faisait des efforts inouïs pour conserver sa lucidité et faire valoir sa naturelle intelligence. Et que dire de sa diction. J'entendais derrière le fini urbain acquis au fil des ans les traces de son parler gaspésien. La beauté des « d » et des « t ». Celle aussi des « i » et des « u ». Et j'ai compris au cours de cette conversation combien il nous aimait, Nicole et moi, mais aussi à quel point il tenait à ses écrits. Pour lui, c'était une partie de son éternité qu'il me livrait. De cela, il voulait m'entretenir...

Le dirais-je ? Je n'ai jamais douté de l'immense talent de Noël. Je me souviens de ce que j'avais écrit en 1981 :

Noël Audet écrit d'un mouvement à ce point efficace qu'on croit plutôt l'entendre depuis Bonaventure. De son dire se dégage le parfum d'une sagesse populaire qui vaut mille philosophies. [...] Voilà, me suis-je dit, un écrivain qui promet. (Lettres québécoises, n° 19, automne 1980, p. 27)

Noël Audet a plus que tenu sa promesse. Il y a eu, bien sûr, *L'ombre de l'épervier*, vendu plus de cent mille exemplaires et dont la télé-série a été vue par plus de deux millions de téléspectateurs. Mais il y a tous les autres livres que Noël a peaufinés avec une attention maniaque. Pour lui, chaque livre était une expérience nouvelle. Je pense entre autres à ce beau récit qu'est *Tableaux d'Amérique* (XYZ, 2003) tout autant qu'à ce récit aérien et combien près des préoccupations des jeunes qu'est *Le roi des planeurs* (XYZ, 2005). En fait, l'idée de se répéter paraissait à

Noël la pire des calamités. Voilà pourquoi il n'a cessé de renouveler sa manière d'écrire, avec des résultats toujours étonnants.

Pour moi, il reste un ami bien sûr, mais aussi un modèle à imiter qu'on devrait proposer à la jeunesse. Cette dernière pourra du reste le faire en lisant *Écrire de la fiction au Québec* (XYZ, 2005). Puissent ces lecteurs se plonger aussi dans ses fictions et découvrir la beauté d'une parole toujours juste et belle. Une parole qui est là pour rester.

André Vanasse

Raymond Plante

1947-2006



Ton départ a été subit et sans bon sens. Rapide, trop rapide à mon goût. Et au goût de tout le monde. On s'était vu, dimanche dernier, pour notre partie de billard hebdomadaire avec Thomas Déri et René Bonenfant, comme on le faisait religieusement depuis deux ans. Pourquoi a-t-il fallu que tu t'empoches sur la noire, mon grand ?

Raymond, tu vivais sur les chapeaux de roue. Infatigable Raymond. Toujours en train de donner un cours ou deux, de piloter un jeune de la relève qui rêve d'écrire, un projet de télévision en sourdine, un livre et puis un autre bouquin dans l'ordi, une nouvelle collection aux 400 coups : Style libre.

Raymond Plante

Infatigable Raymond, tu n'arrêtais jamais. Toujours prêt à rencontrer des élèves dans une école, même après vingt-cinq ans de métier, que ce soit à Vancouver, à Terre-Neuve ou à Sorel... alors que bien d'autres, comme moi, ont baissé les bras parce que rencontrer des ados, ce n'est pas toujours évident. Toujours prêt à propager la Bonne Nouvelle de la lecture. Toujours prêt à dire aux jeunes : lire, c'est un grand plaisir de la vie. Tu disais : « Amenez-moi des élèves, 35, 100, 350 ; mettez-les dans une classe, un auditorium ou dans un gymnase, il n'y a pas de problèmes. » Et ta magie opérait. Je ne sais pas comment tu faisais. Tu avais la parole facile, même si tu étais étonnamment réservé sur ta vie privée. Tu disais oui à tout, Raymond. Oui à trop de choses ? Je ne pense pas. Tu disais oui à la Vie. Oui, du fond du cœur. Sans arrêt. Toujours. Tout le temps.

Toi qui aimais rire et qui avais le jeu de mots facile, tu vas me manquer. Mais avant que tu partes, je n'ai peut-être pas eu le temps de te remercier. C'était au début des années quatre-vingt, tu m'avais dit, alors qu'on faisait route vers Piedmont, au retour d'une réunion du conseil d'administration de Communication-Jeunesse : « Robert, t'es drôle, tu devrais écrire des livres drôles. » Ça a l'air naïeux comme ça, mais cette phrase a bousculé une bonne partie de ma vie. Ce qui paraît évident aujourd'hui ne l'était vraiment pas à l'époque. C'est à partir de ce moment-là que je me suis mis sérieusement à écrire des livres drôles. Merci, Raymond, pour cette révélation.

Tu as également révélé à l'écriture plusieurs écrivains. On ne compte plus les Michèle Marineau, Jasmine Dubé, Johanne Mercier, Carole Tremblay, Sonia Sarfati, Lolita Séchan, François Gravel, Roger Poupart, etc. que tu as découverts, conseillés et encouragés.